

Jean-Marie DAGORN 21 ans

71^e Régiment d'Infanterie



Soldat de la classe 13 (*), Jean-Marie Dagorn est dans l'armée d'active en 1914, il fait son service militaire au 71^e RI de Saint-Brieuc qui fait partie de la V^e armée, du 10^e corps d'armée, 19^e division, 37^e brigade. C'est un de ces régiments d'active qui sont le fer de lance de l'armée française en 1914.

Le régiment part en chemin de fer le 5 août et arrive à Attigny (08) le 6 août vers 18 heures. Le 1^{er} bataillon et la 1^{re} section de mitrailleuses reçoivent l'ordre d'aller tenir les ponts de Remilly et de Bazeilles sur la Meuse. Le 17 août, le CA marche vers le nord et cantonne le soir à la frontière belge, il sera à Mettet le 19. La 19^e division quitte ses cantonnements de Mettet le 20 août à 7 heures par un temps superbe. L'accueil de la population belge est chaleureux : les soldats reçoivent des cigares, de la bière... La distance à parcourir jusqu'à Fosse-la-Ville n'est que de dix kilomètres, cette localité, but de la marche en avant, étant à six kilomètres de la Sambre.

Résumé de la situation : nos 3^e et 10^e corps d'armée étaient arrivés dans l'après-midi du 20 août sur la Sambre (rivière belge située au fond d'une vallée) au sud-ouest de Namur. Le corps de cavalerie Sordet était passé là deux jours plus tôt mais s'était replié le 20 au matin, découvrant ainsi le front des 3^e et 10^e corps. La terrible bataille de Charleroi se précise, le commandement français sous-estime la puissance des forces allemandes (garde prussienne en particulier) engagées en face du corps d'armée français. Les objectifs du 71^e RI sont Tamines pour le 2^e bataillon (**), Arsimont et Auvélais pour les 1^{er} et 3^e bataillons.

Extrait du journal de marche de l'unité : dans la nuit du 20 au 21 août, le régiment se porte dans la direction du nord et se rassemble à l'ouest de Fosse, à environ trois kilomètres au sud-ouest de cette dernière localité. Vers 9 heures, le régiment se porte à Vittrival, en cantonnement d'alerte. Vers 16 heures, l'ordre est donné de se porter rapidement sur Auvélais et Tamines où les ponts de la Sambre viennent d'être enlevés par les Allemands au 70^e RI chargé de les tenir et de rejeter l'ennemi au nord de la rivière (***). La crête entre Aisemont et Arsimont, battue par les obusiers allemands, est franchie au pas de course moyennant quelques pertes. On croise des fractions du 70^e battant en retraite, environ 2 compagnies de ce régiment sont ré-entraînées en avant par le 71^e.

Vers 18 h 30, le 1^{er} bataillon descend à la course les pentes nord d'Arsimont ; les pertes sont sensibles, le village d'Auvélais est fortement occupé et n'a pas été canonné par notre artillerie. Les 3^e et 1^{er} bataillons atteignent la grand-route à droite et à gauche du carrefour sud d'Arsimont, le commandant s'interroge sur la direction à prendre, ne connaissant pas précisément les positions allemandes.

18 h 45 : le soleil s'est déjà couché, Tamines et Auvelais sont en feu.

19 h 00 : la 7^e compagnie part par la grande route pour s'emparer du Tienne d'Amion, qui domine la Sambre. La 6^e compagnie va occuper le moulin et la gare de Falisolle. La 5^e compagnie s'établit au nord de la grande route, à la cote 135, d'où elle domine le charbonnage de Falisolle. La 8^e compagnie est plus à droite, en liaison avec le 1^{er} bataillon qui va entrer dans Arsimont. Les Allemands ne sont pas encore sortis de Tamines et ceux qui viennent d'Auvelais n'ont pas encore atteint le charbonnage de Falisolle. La 8^e compagnie, entraînée dans le combat de rues d'Arsimont avec le 1^{er} bataillon, va subir de fortes pertes.



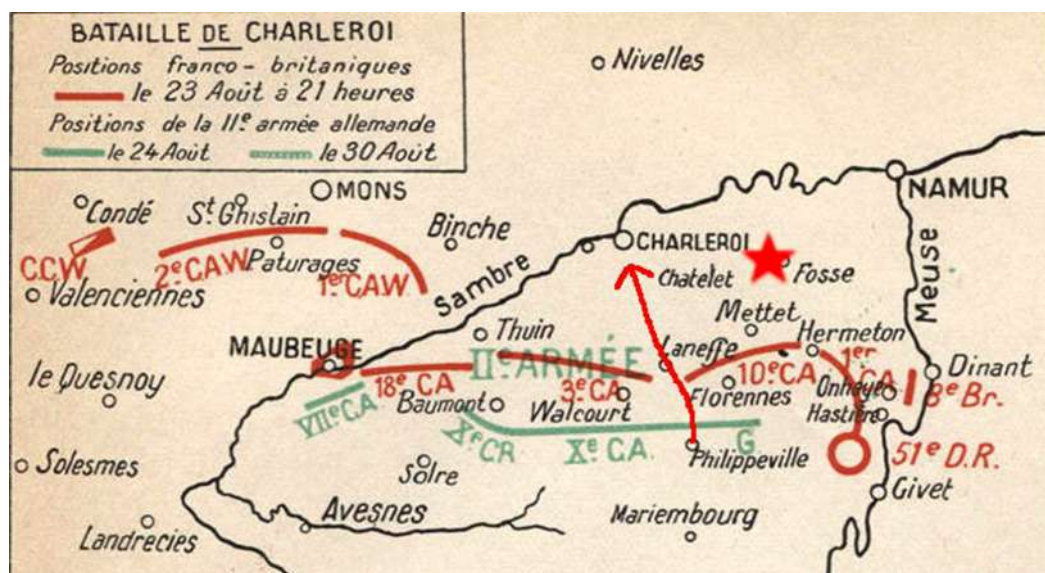
19 h 15 : il n'y a plus qu'une demi-heure de clarté. La 3^e compagnie suit la rue qui conduit d'Arsimont à Auvelais, celle-ci est balayée par les balles. L'église est pourtant dépassée mais, presque aussitôt après, les sections sont obligées de s'abriter dans les maisons. Plus à gauche, la 1^{re} Cie suit une ruelle étroite, traverse des jardins et aperçoit une localité que le capitaine croit être Auvelais (en réalité la lisière nord d'Arsimont). La compagnie effectue un premier bond de 100 mètres. Le mouvement en avant reprend et aborde des jardins entourés de haies. A ce moment, les pertes sont sévères, la compagnie est criblée de balles. Les soldats s'abritent derrière leur sac. A droite, la 4^e compagnie a dépassé la crête d'Arsimont en rampant dans les cultures. Les 10^e, 11^e et 12^e compagnies subissent de fortes pertes.

19 h 45 : le général Bailly se tient à cheval à cent mètres au sud de l'église, malgré les balles qui pleuvent sur la route. Il fait nuit. La clique (musique) du 1^{er} bataillon, rassemblée au carrefour, bat et sonne la charge. Bientôt, il ne reste plus que deux tambours ; la 3^e Cie se porte en avant et descend la rue du village contre un ennemi invisible. Malgré d'importantes pertes, quelques éléments arrivent au contact des patrouilles allemandes. Un violent corps à corps s'engage dans les rues mais les fantassins français sont tirés à bout portant par les Allemands cachés dans les maisons ; à gauche, la 2^e compagnie traverse la rue qui descend à la Biesme vers l'ouest. Les maisons sont occupées par les Allemands qui fusillent les Français au passage, les hommes finissent par se coucher ; à la 3^e compagnie, dix sergents sont tués ainsi que 125 hommes.

Les survivants refluent à gauche dans le village. Dans la rue d'Arsimont se trouvent les débris des trois compagnies qui se regroupent autour des gradés qu'ils rencontrent. Nulle part l'on n'a vu d'Allemands à découvert (photo ci-dessous).



A l'extrême droite, la 9^e compagnie a continué à descendre dans le creux du terrain. Elle subit quelques pertes dues aux balles tirées de l'autre rive de la Sambre où la garde prussienne ouvre le feu à 2000 mètres. Une section arrive à quelques mètres de la Sambre, à l'est du pont de la Pêcherie. Dans le village d'Arsimont, des incendies viennent de se déclarer entre le carrefour nord et l'église du village. Les patrouilles allemandes ont mis le feu avant de quitter les maisons. La lueur des incendies éclaire la rue et les jardins et les mitrailleuses allemandes entrent en jeu à chaque mouvement. A l'extrême gauche, la 8^e compagnie du 2^e bataillon réussit à arriver jusqu'à Pont-à-Biesme, à l'entrée d'Auvelais.



Le 71^e RI est définitivement arrêté devant le carrefour nord d'Arsimont, on entend nettement les commandements allemands. La nuit est maintenant complète, impressionné par l'étendue des pertes du 71^e RI, le général Bonnier commandant la 19^e DI, qui sera pourtant surnommé « sème-la-mort » en 1916, donne l'ordre du repli. Peu avant 22 heures, les clairons français sonnent le cessez-le-feu, le regroupement des survivants s'effectue dans une pagaille indescriptible à cinq ou six kilomètres en arrière dans le secteur de Fosses.

Trop éprouvé par les combats, le 71^e ne sera pas en mesure de reprendre le combat le lendemain. Les morts et les blessés jonchent les rues, jardins et champs.

Rapport sur le combat du 21 août 1914 par le commandant Jeanpierre : *L'attaque fut menée sans préparation suffisante par le feu, sans artillerie et, la nuit arrivant, à la baïonnette sur un ennemi solidement installé. Les ordres reçus, la chute du jour, l'écho du bruit répandu que les Allemands ne tenaient pas devant l'arme blanche expliquent cette attaque brusquée qui ne réussit pas. Arrivé au corps à corps, sans soutien en arrière, sans appui à gauche, fusillé par moments par des fractions du 3^e bataillon à droite, malgré de sanglants actes de dévouement et un entrain considérable, le Bataillon dut se replier en arrière. Ce début au feu aboutissant à un échec est extrêmement fâcheux. Il y a dans les cadres des vides irréparables. La Troupe actuelle, 750 hommes environ, n'est plus suffisamment encadrée.*

Le 22 août 1914 : après le combat du 21, les débris du régiment se rassemblent derrière un bois sur la route de Mettet pour occuper une position de repli. Ils bivouaquent à deux ou trois kilomètres de Mettet. Le reste du 10^e corps va encore se battre furieusement toute la journée mais l'ennemi est trop supérieur. Pour sauver son armée, le général Lanrezac donnera le 24 août l'ordre de retraite générale.

Épilogue : les fantassins français ont attaqué à la baïonnette sous le feu allemand, le commandement avait sous-estimé les effectifs de l'armée allemande et négligé le pouvoir létal des mitrailleuses ; les fameux pantalons rouges faisaient aussi des cibles parfaites ! Cette bataille s'est mal déroulée pour les Français, bousculés par des Allemands bien retranchés. Les carences de la doctrine française et l'aveuglement du haut commandement feront du 22 août 1914 la journée la plus meurtrière de la Grande Guerre avec vingt-sept mille tués côté français. Les jours suivants, de nombreux soldats décèdent des suites de leurs blessures dans des ambulances ou lazarets, les morts sont innombrables, les Allemands font creuser des fosses où les hommes sont inhumés par vingt, trente ou quarante, ils se font aider des habitants. Ils ont enlevé toutes les plaques d'identité et bijoux... certains sont incinérés.

Jean-Marie Dagorn repose en terre belge, il a été blessé d'une balle dans la tête le 21 août dans les combats pour Tamines et Arsimont et a été laissé à Fosses au moment du retrait des troupes françaises. Il est mort de ses blessures le 10 septembre 1914 et identifié grâce à sa médaille (1913-Quimper-1030) et sur la déclaration d'Auguste Hainaut, receveur communal, et de Louis Bonzé, électricien, amis belges du soldat français demeurant à Fosse, province de Namur, qui ont témoigné en ce sens. Une émouvante lettre (*****) datée de 1915 et écrite à sa famille par une jeune fille belge de 18 ans, Guislaine Pochet, raconte les derniers instants de Jean-Marie qui a été inhumé au vieux cimetière près de la collégiale Saint-Feuillien, tombe 26, 2^e ligne à droite.

Son corps n'a vraisemblablement jamais été rapatrié et un jugement du tribunal de Quimper en date du 28 août 1920 acte sa disparition.

Né à Trégunc le 22 Février 1893, Jean-Marie, châtain aux yeux bruns, 1,59 m, qui savait lire, écrire et compter, était le fils de feu Jean-Marie Dagorn, cultivateur, et de Mélanie Rioual. Il avait quatre frères et sœurs : Yves, Josèphe, Mélanie et Elisabeth ; il était cultivateur, célibataire et habitait Trémot. Après-guerre, sa mère fit une demande de décoration posthume qui lui fut sans doute accordée au vu de la médaille (croix de guerre avec étoile de bronze) ci-dessous ayant appartenu à M^{me} veuve Dagorn.

(*) Ajourné dans un premier temps pour faiblesse, Jean-Marie est classé dans le service armé par la commission spéciale de réforme de Quimper dans sa séance du 13 novembre 1913, il est incorporé au 71^e RI le 27 novembre 1913.

(**) Vraisemblablement le bataillon de Jean-Louis.

(***) Au mépris des ordres du général Lanrezac qui avait interdit de descendre dans les bas de la Sambre.

(****) Des milliers de soldats français périrent sur le champ de bataille, principalement des Bretons du 48^e régiment d'infanterie de Guingamp, du 70^e de Vitré et du 71^e de Saint-Brieuc. Le 19 août 1934, le cimetière national d'Auvelais sera inauguré dans sa forme actuelle. Les tombes seront alignées en forme de cromlech sur le sommet d'une colline dans un sous-bois et un phare en granit de Bretagne sera érigé. Ces différents éléments rappelleront le pays natal aux valeureux soldats français tombés en Basse-Sambre. Le cimetière français est appelé « le phare breton » par les Auvelaisiens. Son réaménagement en 1934 contribua à ramener les corps des soldats français répartis sur les communes d'Arsimont, d'Auvelais, de Falisolle, de Fosses-la-Ville, d'Ham-sur-Sambre, de Noville-sur-Mehaigne, de Tamines et de l'ambulance (hôpital) n° 1086. Il est possible que le corps de Jean-Marie ait aussi été ré-inhumé dans ce cimetière. On ne peut que rendre hommage à nos amis belges d'avoir pris soin des corps de nos soldats avec autant d'attention.

(*****) Lire l'ouvrage *Les Tréguncois et la Grande Guerre*, p. 24.

